

JAZZ IN TIME

Revue Mensuelle
N° 28 - Novembre 1991 - 100FB

DÉPOT : LIEGE I
Edit. Resp. J-P Schroeder
42, rue de la Drève
4121 Neuville

Michel GRAILLIER
Ben SIDRAN / Georgie FAME
Pirly ZURSTRASSEN

J.M. De Bie - A. Sandoval - M. Magnoni
Voix - Canada - Jazz en Europe

+ Supplément: *Blues Notes*

Sal BONAFEDE

MICKEY ET LA NOTE BLEUE

Pour Michel Graillier

«...C'était peut-être une ruse de la part de mes parents: pour que je n'aie pas jouer dans la rue et risquer de me faire écraser, ils m'ont mis devant un piano...»

(M. Graillier in JM 260)

Ph. © J. Lepage



Il y a quelques années, avec la parution de la BD de Loustal «Barney et la Note Bleue», Barney Wilen bénéficia d'un coup de pub inattendu qui le remit sur les rails et lui rendit une popularité nouvelle. Et méritée. Comme serait méritée, nom de Dieu, toute initiative visant à donner enfin à Michel Graillier la place qui devrait être la sienne sur la scène européenne. En attendant une interview, qui ne saurait tarder, je vous propose un rappel de la carrière de ce pianiste hors du commun, et, le mois prochain, une esquisse discographique qui tombe à pic, ses anciens disques commençant enfin à réapparaître en CD.

A moins d'avoir une calculette en guise de ventricule et une paire de menottes entre les jambes, on est bien obligé de dire les choses comme elles sont: **Michel Graillier**, qu'on aurait un peu trop tendance chez nous (et chez lui aussi d'ailleurs) à écouter distraitement comme quelqu'un qui fait partie du décor, Michel Graillier, donc, n'est pas un bon pianiste. Pas davantage un très bon pianiste. C'est un grand pianiste. Et ça c'est foutrement plus rare, isn't it? Comment? Ça vous étonne? J'exagère? Vous l'avez déjà vu jouer complètement à côté de ses pompes? Mais, Ducon, tu vas comprendre quand que ces machins là, ça va de

pair! Moi aussi, je l'ai déjà vu patauger dans la choucroute, putain, et pas qu'un peu.. Mais les autres fois, merde, il joue bien plus que de la musique, ce mec haut comme deux Petrucciani.. Il vous sort de son piano, de sa tête, de son froc, de partout, cette bon dieu d'auto-route qui vous embarque en ligne droite vers le paradis. Vers l'enfer si vous préférez, ça revient au même.. C'est juste une question d'angle. Et d'abord, pourquoi pensez-vous qu'il a fait partie des élus de l'Ange pendant les dernières années de son séjour sur terre? Hein?

Reprenons:

Né

Michel Graillier est né le 18 octobre 1946 à Lens (Pas-de-Calais).

Yé-Yé

Ce qui ne l'empêche pas de prendre des leçons de piano, très jeune, ni d'abandonner provisoirement ce qui restera son instrument de prédilection pour se mettre ..à la batterie, instrument sur lequel il officie, de 1958 à 1963 environ, au sein d'un groupe "yé-yé", qu'est-ce que vous dites de ça?

C'est la musique de Ray Charles qui constituera sans doute le «pont» entre l'univers "yé-yé" et ce qui deviendra son propre univers: le jazz.

Un Matheux chez les Lillois

Michel part ensuite pour Lille, histoire d'y entreprendre des études supérieures à ce qu'il paraît: eh oui, en plus d'être un batteur yé-yé, c'est une sorte de grosse tête, le Graillier: un matheux en plus, pouvez-vous

avalier ça? Bon, c'est entendu, à Lille, il fera surtout la rencontre de quelques amateurs de jazz (Didier Levallet par exemple, ou Jean-Michel Mailly qui deviendra des années plus tard l'âme de la Boîte à Musique lilloise), lesquels amateurs auront tôt fait de le convertir à leur passion.

Dépuçelage

Parlons-en. Premier disque de jazz: Ornette on tenor. Première fascination: *My favorite Things*. Transcrit en langage quidam, ça donne: Michel Graillier entre dans le bleu par la grande porte.

Michel et Graillier

Assez rapidement, Michel commence à jouer du piano dans un petit club lillois.

«...Dès lors, j'ai mené une double vie. Le jour, j'étais un étudiant sérieux, et la nuit, je faisais la jam dans cette boîte...» (JM 190)

Son double scientifique l'entraîne dans un premier temps à étudier l'objet de sa nouvelle passion avec une rigueur quasi-scientifique. Sic.

«...Je me suis surtout intéressé à Bud Powell. J'ai analysé son jeu, étudié ses solos systématiquement, comme un mathématicien peut le faire...»

Il appliquera ensuite les mêmes procédés à la musique de Mc Coy Tyner, de Bill Evans, d'Herbie Hancock.

Du bien-fondé des études

Entretiens, il a poursuivi ses études et, tiens, voilà qu'on lui fourre entre les mains un diplôme d'Ingénieur en Electronique et une Licence en Physique! Qu'est-ce que je vous disais? Mais ceci dit, la perspective de passer sa vie dans cet univers quelque peu brise-couilles est loin de l'emballer:

«...En fait, c'est la peur que j'ai eue lorsque je me suis rendu compte de l'existence qui m'attendait dans l'industrie qui a fait de moi un jazzman professionnel...» Comme quoi, les études, ça a du bon...!

Paris Mai

Décidé à vivre de la musique, Michel part pour Paris. Que faire d'autre en mai 68 d'ailleurs? Y fréquente entre autres lieux saints, le Gill's Club et le Blue Note, entré dans sa phase terminale, hélas. Première formation régulière: le quartet de Sonny Grey. C'est au sein de ce quartet que le «découvre» Don Aldo Romano, qui va lui donner le coup de pouce décisif en l'engageant dans son trio, aux côtés de Jean-François Jenny-Clarke (Notez au passage que, des années plus tard, Aldo jouera également un rôle important dans l'intégration au milieu jazz d'un autre grand du piano français, Michel Petrucciani. Puis reprenez votre lecture). Romano et Jenny-Clarke sont installés à Paris depuis plusieurs années, et ils y connaissent tout



de G. à D.: H. Texier, M. Graillier, G. Locatelli, A. Romano, J.L. Ponty, au CHAT QUI PÊCHE, 1970. © Ph. I.Trombert...

le monde. Le trio -qui se produit au Chaméleon- devient une institution dans le milieu parisien, et accompagne de nombreux solistes de passage, Charles Tolliver par exemple, ou Steve Lacy, avec qui Michel enregistrera son premier disque important:

«...C'était très improvisé. (Steve) m'a téléphoné le matin pour faire la séance l'après-midi: je suis arrivé, il m'a donné les grilles, et je me suis acharné à faire la meilleure chose que je pouvais. Je ne connaissais presque pas Steve à cette époque-là... (..) Disons que j'ai essayé de faire fusionner des choses. Le processus normal quand on fait un disque, en fin de compte: c'est une communication qui essaye de s'établir...» (M.Graillier in Jazz Mag 260)

Quand Saravah, tout va

Coup de baguette magique, le trio devient quartet en s'adjoignant le violoniste Jean-Luc Ponty, alors en passe de devenir la coqueluche du pays. Dans le même temps, Michel participe à quelques séances d'enregistrement en grande formation, avec Claude Cagnasso, Ivan Jullien et Michel Legrand (voir discographie). Puis il enregistre pour le label légendaire Saravah (souvenez-vous de ce slogan choc: «Il y a des années où l'on a envie de ne rien faire!») son premier disque personnel, avec Alby Cullaz à la contrebasse et Bernard Lubat à la batterie.

«...Cela me fait un peu sourire quand je l'écoute (aujourd'hui). J'y trouve une certaine naïveté, celle de la première fois. Mais cela reste assez frais. Ce fut fait toujours dans un esprit d'improvisation: nous avons un peu répété, mais nous voulions surtout jouer dans un studio, nous écouter et faire connaissance...» (ib)

Toujours pour Saravah, Michel participe à un étonnant album à quatre pianos (les trois autres étant George

Arvanitas, René Urtregger et Maurice Vander). Ces deux disques achèvent de «consacrer», comme on dit, le jeune pianiste qui, entretemps, a ajouté au panthéon de ses pianistes préférés Chick Corea et Keith Jarrett, mais aussi Cecil Taylor, eh oui, et qui s'intéresse de près au tournant que connaît la musique de Miles Davis en ce début des années '70.

Coup de torchon

Taylor? Nous parlons bien du même? Absolument, Michel, comme beaucoup de jazzmen européens, eut son heure free, s'emballa pour le free, s'essaya au free (avec Vitet et cie), perçut les limites du free, quitta le free. Amen.

«...C'était cette musique-là que nous voulions faire: on reniait totalement un certain académisme. Je crois que c'était une bonne expérience, mais personnellement je n'ai pas continué, je n'ai pas creusé dans cette voie-là... (..) Au bout de quelques mois, j'ai senti le besoin de revenir, justement, à un certain académisme, si l'on veut...»

(M. Graillier, A la recherche d'un silence, in Jazz Mag 260)

Quant à la démarche de Miles en ce début des années '70, Michel l'a comprise en profondeur: il donne d'ailleurs lui-même du phénomène une analyse très pertinente:

«...Nous nous trouvons dans une période de mutation et assistons à la fin de quelque chose. Derrière Miles, les musiciens s'efforcent de revenir à des structures extrêmement simples. Ils font la guerre à ce qu'on pourrait appeler le «scientisme» musical, sans doute sous l'influence de la pop music. C'est un peu comme si, tout d'un coup, New York était rasée et que ses habitants se mettent à vivre dans des cavernes, comme

leurs lointains ancêtres. L'ennui, c'est qu'il n'est pas facile du tout de retourner à l'époque des cavernes. De même, il n'est pas facile d'être aussi simple que le Miles de «In a silent way», qui a derrière lui tout un passé. Il joue les mélodies les plus dépouillées sur un seul accord, mais en un sens, il ne peut le faire aussi bien que dans la mesure où il a connu tous les stades de la complexité, qu'il les assimilé et maîtrisés...» (M. Graillier, in Jazz Mag 190)

Et il conclut avec une modestie revigorante: «...Le jazz est en train de changer de visage (..) Mais il faut prendre patience. Tous les musiciens n'ont pas encore ce feeling qui permet de jouer des choses simples. Moi-même, notamment, je suis loin d'avoir atteint ce stade...»

Dégagez les oreilles

A cette époque, Michel est partisan de l'ouverture musicale la plus large possible, ce qui est tout à fait dans l'air du temps, de ce temps où démarra le phénomène aujourd'hui largement pléthorique et désarticulé qu'on appelle «fusion»:

«...(Aujourd'hui), on a la chance de pouvoir être au courant de ce qui se passe de façon planétaire: il faut vivre dans le temps présent avec les oreilles grandes ouvertes...»

Cette ouverture inclut notamment la musique classique, -tout particulièrement Debussy, qu'il apprécie énormément et en qui il dit trouver une sorte d'enracinement extrêmement régénérant-, et les musiques ethniques (pygmées, indiennes etc..) et tout ce qui n'est pas «musique suppressive», c-à-d «qui participe de l'endormissement».

Cet intérêt pour ce qu'on appelle aujourd'hui les «Musiques du Monde» trouve une concrétisation en 1971, Barney Wilen le conviant à participer à l'aventure de Moshi, disque multi-directionnel mêlant rythmes ou mélodies africaines, instruments acoustiques et instruments électriques (Moshi a été réédité en CD il y a un an environ: voir discog.)

Family Life

Entretiens, Michel est entré dans la «galaxie Pelzer», officieusement puis «officiellement» (par son mariage avec Micheline Pelzer), ce qui nous vaut de fréquentes apparitions sur nos scènes.

Discographiquement parlant, la première trace de cette collaboration n'est hélas pas vraiment à son avantage: sur *Open Sky Unit*, (1974) le pianiste est en effet Ron Wilson et Michel se contente de jouer des percussions.

L'année suivante par contre, c'est bien au piano qu'il intervient dans l'album *Song for René*.

Four

C'est également en 75 que Michel s'investit, en France cette fois, dans le *Paris Quartet*, sorte de mini All Stars parisien, où il retrouve ses partenaires réguliers Jenny-Clarke et Romano, le quatrième larron étant le saxophoniste François Jeanneau, un des «hommes qui montent» de l'époque. Superbe quartet, superbes concerts, superbe premier disque, publié en Italie sur le label mythique Horo. Superbe second disque, au nom de Jeanneau cette fois, *Techniques Douces*, une des premières productions de Jean-Jacques Pussiau et de son label Owl. En 77, Jeanneau, devenant petit à petit le saxophoniste majeur de l'hexachose, conviera encore Michel à participer à l'enregistrement de son disque *Ephémère*.

Bien, Cires

1976: Deux disques paraissent sur le label Musica (que ressuscite aujourd'hui la série *Dreyfus JazzLine*: espérons que...) deux disques dont Michel est leader ou co-leader:

-*Ad Lib*, side one piano solo, side two, trio avec, devinez, Jenny-Clarke et Romano. Qui s'en plaindrait? A propos de ce disque, Bertrand Gauthier écrira:

«...Michel Graillier (est) pour moi, l'un des pianistes actuels les plus importants...» (JM 256)

-*Libra*, dialogue entre lune et mer avec le guitariste Christian Escoudé.

En 1978 et 1979, on repartira d'ailleurs pour deux tours de piano solo, le premier pour le label italien Red: *In a spring way*; le second pour le label français Open: *Toutes ces choses*...

Hop!

Pendant tout ce temps, Michel a également l'occasion d'accompagner de grands solistes US de passage et de participer avec les meilleurs musiciens européens à des expériences en tous sens. En 77, le saxophoniste Steve Grossman le choisit pour enregistrer avec lui (et Patrice Caratini) (et Daniel Humair) l'album *Born at the same time*, qui se veut, ne serait-ce que par son titre, l'expression d'une génération jazzique. Libre et étonnant! Comme sont libres et étonnants les albums que Michel enregistre avec Richard Raux puis avec le batteur Jacques Thillot (le fameux *Cinq Hops!* sur lequel il retrouve Jeanneau et partage les claviers avec François Couturier. Histoire de donner le ton, sachez qu'un des titres de cet album est *Trois ans devant, trois ans au-delà, ouf, un an déjà*...

Julos et le vent (d'air)

Encore bien d'autres disques et bien d'autres collaborations en cette fin des années '70. Voyez la disco. Et sachez, quand même, pour la petite histoire que pendant les dites années '70, Michel est apparu



de G. à D.: M. Graillier, C. Escoudé, J-F Jenny-Clarke. © Ph. Horace.

également et entre autres escapades sur un album de Magma, et sur un disque de Julos Beaucarne...

Rêves..

Dream Drops ! Voilà pour commencer les années '80 un projet class. En l'occurrence, un très bel album paru sur le label Owl occupé à l'époque à tisser la réputation d'un jeune pianiste monté de sa province, Michel Petrucciani, d'ailleurs présent sur un titre du présent disque. Une face *Graillier meets Graillier* (avec synthés & cie, conversations with himself), et une face consacrée à des «rencontres». *Dream Drops*, titre générique de l'album, est une composition signée Michel Graillier/ Micheline Pelzer: Michel y dialogue avec un invité prestigieux et qui, quelques années plus tard, va prendre dans sa vie une place énorme: un certain... Chet Baker! Suivent *Little song* (avec Petrucciani) *L'étranger* (avec J-F Jenny Clarke) *Nem Um Talves* (les mêmes plus Aldo Romano), et *Owl Blues*, courte pièce particulièrement émouvante, que Michel interprète au piano électrique en solo. Paru à l'origine en LP, *Dream Drops* était réapparu il y a deux ou trois ans en cassette (remixée), toujours sur Owl, et J-J Pussiau vient enfin de décider de nous le restituer en CD. Alors qu'on aurait pu croire que cet album allait marquer pour Michel le début d'une période d'activité accrue, il n'en est rien et il va au contraire se faire plus rare, sur scène comme en studio. Et son nom ne réapparaîtra plus dans les revues françaises avant longtemps. Mais au centre de cette période, se situe la magie, noire et blanche, d'une collaboration hors du commun, de celles dont on sait dès les premiers instants que désormais, plus rien ne sera comme avant...

Place donc aux...

...années Chet

«...Rencontre musicale mais aussi profonde amitié: Chet et Mickey, qui se sont cotoyés depuis plus de dix ans, étaient au diapason d'une même sensibilité poétique qui savait ne jamais être de la mollesse...» (Claude Colpaert in JH 462)

Pas grand chose à ajouter à ça... Plusieurs disques (superbes) et une vidéo (superbe) sont là pour témoigner de cette profonde connivence entre Michel et Chet. Une connivence qui est presque automatiquement exclusive: comment faire autre chose en même temps, bon dieu? Le genre d'expérience qui bouleverse vite fait votre putain de vie. Qui lui donne une putain de signification nouvelle. Une putain de blessure aussi quand le rideau tombe. «...Le vent se lève, il faut tâcher de vivre...»

La bénédiction du pharaon

C'est alors que Michel est invité, comme il se doit, par Riccardo del Fra, son partenaire in Baker's galaxy, à rendre à Chet le plus bel et le plus pudique de tous les hommages qui, entre pathos et charogne, suivirent sa disparition. Filial presque.

Mais, *The show must go on*... Autre écorché, autre géant, autre connivence, autre monde musical aussi (quoique...): à la fin des années '80, Michel devient un des partenaires réguliers de monsieur Pharaoh Sanders, en pleine troisième jeunesse. Comme un vertige. Pourvu, pourvu qu'un disque sorte bientôt qui immortalise cette collaboration!

Play, piano, play

Entretiens, petit à petit, Michel rappelle au public français qu'il existe. *Village, Magnetic Terrace*... Les années '90 en effet, et on commence subitement à

revoir plus régulièrement Michel à gauche et à droite. Dans le quartet de Jacques Pelzer, avec Barney Wilen, avec Sanders, avec pas mal de gens en fait... Des chanteuses aussi. Un nouveau CD en solo qui n'est pas encore distribué chez nous à ce jour. Et puis, et puis surtout, il y a ce nouveau trio qu'il vient de former avec Alby Cullaz (cb) et Simon Goubert (dms), un trio dans lequel il va sans doute investir pas mal dans les mois et les années qui viennent. Un vrai trio. Capable de se suffire largement à lui-même, comme de faire un bout de chemin avec un soliste: «...Tous les gens qui voudront se mettre autour seront les bienvenus...» annonce à Claude Colpaert Michel Graillier, pianiste des chemins de cristal. Et quand le même Claude Colpaert lui demande quels sont ses projets, il dit simplement (mais qu'est-ce que ce «simplement» est encourageant et prometteur!): «Jouer!» Pas une mauvaise idée, ça...

Lafont-la-faille

«...Soyez vigilants, car on reparlera bientôt de ce pianiste au talent immense...» lit-on dès la fin 88 dans *Jazz Hot*. Ouah... Ceci dit, vous connaissez la chanson: esbrouffe for president, bonjour les mitraillettes et dans notre joli monde, d'un coup de cleanex, les musiciens, les vrais, sont bien souvent laissés aux oubliettes... Même sa longue collaboration avec Chet n'aura pas suffi à ce jour à rendre à Michel la place qu'il mérite: j'estime que le *Dictionnaire de Jazz* paru il y a quelques temps chez Lafont est un ouvrage remarquable et qu'il y a beaucoup de mauvaise foi dans les attaques qu'on lui a adressées: mais quand même, quelle déception de réaliser qu'à la page 398, Norman Granz (!) succède sans autre forme de procès à Bill Graham... Petrucciani oui, Graillier non: c'est triste et absurde. Evidemment, Petrucciani a la corde médiatique des plus affûtées, ce qui n'est pas vraiment le cas de Michel, survivant lucide d'une race particulière de musiciens radicaux, une race en voie de disparition disent certains. Qui n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Et puis, en 1976 déjà, Michel ne confiait-il pas à J-P Moussaron ses doutes quant à la compatibilité entre jazz et succès-confort-machin:*

«...Il ne faut pas rêver, les choses sont comme ça. (...) Quitte à paraître un peu pessimiste, (...) je crois que celui qui décide de faire du jazz -ou une musique qui est la sienne et ne soit pas destinée à endormir les gens- prend des risques et le sait depuis le départ: il fait ça en connaissance de cause...»

N'empêche..!

J-P Schroeder